

Florence Walter

# **Le Rocher aux cormorans**

**Publibook**

Retrouvez notre catalogue sur le site des Éditions Publibook :

<http://www.publibook.com>

Ce texte publié par les Éditions Publibook est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le Code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Éditions Publibook  
14, rue des Volontaires  
75015 PARIS – France  
Tél. : +33 (0)1 53 69 65 55

IDDN.FR.010.0112491.000.R.P.2008.030.40000

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication aux Éditions Publibook en 2009

A André,  
Qui n'a de cesse de m'encourager à réaliser mes rêves...  
Que les siens deviennent réalité.

A mes enfants,  
Que la lecture alimente encore longtemps leur imaginaire.



Je tiens à remercier les habitants d'Ouessant  
pour leur gentillesse et leur hospitalité,  
Et plus particulièrement Mme Jézéquel.  
Merci également à Monsieur Lemerrier  
de l'association Acalpol,  
ainsi qu'aux Éditions Publibook,  
pour cette nomination au concours « Échos de la mer ».



*Toute ressemblance ou similitude avec des  
personnages existants ou ayant existé, serait  
fortuite et involontaire et n'engagerait en  
aucun cas la responsabilité de l'auteur  
ou de son éditeur*



*Vent sur mes cheveux salés,  
Rugissements sur la lande asséchée,  
Cogne la tempête à mon corps défendant,  
Nouvelle marque du temps sur mon triban.*

*Je reste là, impavide,  
Auteur de ce duel passionnel avec les éléments,  
Je souris à la vie, l'écume aux lèvres,  
À la vie sauvage qui m'attend.*

*Tempête sur ma peau salée,  
Nul endroit où m'abriter,  
Juste, humer l'air iodé,  
En ce pays d'Armorique où je suis née.*



# Première partie



# Chapitre 1

6 h 45. Le réveil sonna, tirant Max Malgorn de la torpeur. Sa nuit avait été agitée et peuplée de cauchemars : toujours les mêmes rêves angoissants où des vautours attendaient de le voir sombrer définitivement pour mieux dépouiller ses chairs, laissant une drôle de sensation au réveil.

Il se leva, ôta son tee-shirt trempé de sueur et se dirigea vers la salle de bains. L'eau brûlante de la douche apaisa son corps tremblant, mais son esprit était ailleurs. Il laissa couler longuement l'eau pour mieux reprendre des forces. Puis il chercha à tâtons sa serviette et s'essuya vigoureusement pour chasser les restes de cette nuit tourmentée.

Une nouvelle journée commençait, le soleil entra par le vasistas et déjà, la chaleur envahissait la pièce. Il se traîna jusqu'à la cuisine, se prépara un café et le but d'un trait. Il n'y avait plus de temps à perdre, il devait se dépêcher pour ne pas arriver en retard au travail.

7 h 30. Plus que temps de sortir de cet appartement et de sauter dans le premier bus, puis dans le métro, direction porte de Pantin... La routine quotidienne ! Il en avait assez de répéter machinalement les mêmes gestes tous les matins, toutes les semaines, tous les mois. Cela durait déjà depuis onze ans. Né au *Guilvinec*, port sardinier du Finistère, Max était nostalgique de sa Bretagne natale. Il réalisa tout à coup que les vautours de son rêve auraient sa peau s'il continuait ainsi. Il venait de comprendre ce qu'ils étaient : les horaires rigides, les transports en commun, la

pollution, les regards indifférents des autres personnes, les propos sardoniques, les fumées d'échappement, les bruits intempestifs de freins, de scooters, de machines tous plus agressifs les uns que les autres... la vie parisienne.

Vite, il sauta dans le bus et chercha une place, en vain. Le véhicule était bondé. Il dut se résoudre à rester debout tout en s'agrippant à la poignée de toutes ses forces pour ne pas écraser les pieds de son voisin au démarrage. Résigné, il regarda alors par la vitre, passager de quelques minutes dans cette ville qu'il avait appris à aimer. Hélas, cette vie se résumait en trois mots : transports, boulot, dodo. Il n'avait même pas le loisir, encore moins l'envie de sortir, de rencontrer des filles, tant il rentrait le soir épuisé. Ici, il n'avait qu'un ami, Briac. Il le voyait régulièrement. À trente-trois ans, il se sentait étriqué dans sa tête et dans sa vie.

Il devait trouver une solution.

Le bus s'arrêta, il en descendit machinalement puis s'engouffra dans la bouche du métro parisien, comme tant d'autres personnes.